

A propos de quelques braquages de banques
à Aix-en-Chapelle en Allemagne,
de l'arrestation d'une poignée d'anarchistes
aux Pays-Bas et en Espagne,
et d'un défi de solidarité
internationale



**ALLONGER
LA MAIN**

solidariteit.noblogs.org

Infos en néerlandais, anglais et allemand

solidaritatrebel.noblogs.org

Infos en espagnol et en catalan

cettesemaine.info/breves

Infos en français sous la rubrique Allemagne / Autour des braquages à Aachen

La Lime - caisse de solidarité bruxelloise

lalime.noblogs.org

Infos en français



Été 2016. Deux anarchistes, arrêtés à Barcelone et ensuite extradés en Allemagne, se trouvent en prison. Une troisième anarchiste, d'Amsterdam, après avoir déjà purgé plusieurs mois en « détention investigative » en Allemagne, se trouve quant à elle sous le coup d'une procédure d'extradition vers l'Allemagne. Ces anarchistes sont soupçonnés de braquages de banques dans la ville d'Aix-en-Chapelle.

8 juillet 2013. Une filiale de la Aache-ner Bank à Aix-en-Chapelle reçoit une visite matinale inattendue. Les braqueurs se font ouvrir le coffre-fort et repartent avec une belle somme d'argent.

19 novembre 2014. La Pax Bank, banque du Vatican, reçoit une autre visite inattendue. Les braqueurs se font ouvrir le coffre-fort ; ils mettent la main sur quelques centaines de milliers d'euros.

Suite à ces braquages, une vaste enquête est ouverte par la police allemande. Elle fera appel aux services de police de nombreux autres pays

européens. Aujourd'hui, la Justice allemande se vante d'avoir arrêté les coupables : quelques anarchistes, rêveurs de liberté incorrigibles et ennemis acharnés de tout pouvoir.

Qu'ils soient coupables ou innocents, notre solidarité va vers ces deux compagnonnes et ce compagnon qui se trouvent aujourd'hui dans les griffes de l'Etat. Face à ces opérations répressives internationales à leur encontre, le défi de solidarité qui se pose est lui aussi de taille. Il ne s'agit pas seulement de défendre ces compagnonnes et de leur faire sentir notre affection complice, le défi consiste aussi à se saisir de ce moment répressif pour la transformer, à nouveau, en attaque contre la domination.

L'attaque contre la propriété, l'expropriation, le refus et la destruction du travail font partie de tout l'arc-en-ciel de l'action directe contre le pouvoir, ses hommes et ses structures. Chacune et chacun à sa manière, mais toujours dans une perspective offensive.



With midnight always in one's heart

Lettre depuis une prison allemande

Notre amie et compagne se trouve en prison depuis juin 2015. Elle se trouve pour l'instant sous « détention d'enquête » [Untersuchungshaft], en Allemagne. Elle est accusée de braquage de banque. L'enquête a été clôturée et l'affaire comparaitre devant un tribunal qui décidera si oui ou non il y aura procès. Voici quelques mots qu'elle nous a fait parvenir depuis les geôles en novembre 2015.

*With midnight always in one's heart,
And twilight in one's cell,
We turn the crank, or tear the rope,
Each in his separate Hell,
And the silence is more awful far
Than the sound of a brazen bell*

Après avoir été arrêtée et incarcérée dans un petit village frontalier quelque part dans le sud-est de l'Europe, et ayant eu le « plaisir » de séjourner trois semaines dans les hôtels de l'État là-

bas, je me retrouve aujourd'hui dans les griffes de l'État allemand. Au moment d'écrire ces mots, je ne sais toujours pas quand je serai à nouveau libre ; aucune accusation « officielle » n'ayant été fait, aucune audience de tribunal n'ayant été fixée. En théorie, la « U-haft » peut durer jusqu'à six mois en fonction des volontés et des caprices des procureurs et des juges, mais elle peut aussi être prolongée. Jusque maintenant, je ne me suis pas trop cassée la tête avec ça. L'incertitude de ne pas savoir ce qui va arriver, ou quand, est une des choses des plus difficiles dans cette situation, mais je refuse de me torturer avec des questions auxquelles il est pour l'instant impossible de répondre. Quoi qu'il arrive, je l'affronterai la tête haute.

Je suppose qu'on pourrait qualifier les conditions dans laquelle je suis retenue comme « dures » (pas de téléphone, toute communication avec le

monde extérieur soumis à l'interférence voyeuriste – le procureur lit toutes les lettres entrantes et sortantes, les visites toujours en présence d'un maton et de la police criminelle particulièrement zélée). Mais je n'attendais rien d'autre de la part de ceux qui je considère comme mes ennemis. Car c'est ça qu'ils sont, parmi les visages plus doux de la répression : le prêtre, le thérapeute, l'assistant social,... (Quelqu'un avait noté avec raison comment seulement deux sortes de personnes entrent en prison : ceux qui peuvent sortir volontairement et ceux qui ne le peuvent pas.) Et quand le contrôle, la discipline et la « resocialisation » imposé sans cesse échouent, l'autoflagellation n'est jamais très loin. Pas besoin de pacification ou de contrôle quand toute critique possible est transformée en mea culpa, quand l'idée dominante parmi celles qui sont enfermées c'est qu'on se retrouve en prison parce qu'on a fait quelque chose de « mal », qu'on est « coupable » de quelque chose et que maintenant il faut payer le prix pour ça.

Je ne veux pas rentrer dans un discours qui parle en termes d'innocence et de culpabilité, car la juxtaposition en question ne se trouve pas entre ces deux « catégories » formulées dans le langage de la domination, le langage de la loi ; un langage absolument antagoniste au mien. Elle se trouve, pour le dire simplement, entre ceux qui désirent la liberté et ceux qui la leur volent. Et cela n'a peu à voir avec la double rangée de barreaux qui bloquent ma fenêtre, avec la triple couche de murs et de portes qui entourent cet endroit. Comme un des

cadavres philosophiques de l'université a écrit dans un passé pas si lointain : « la prison continue, sur ceux qu'on lui confie, un travail commencé ailleurs et que toute la société poursuit sur chacun par d'innombrables mécanismes de discipline. » Cependant, ce travail continue simultanément à l'intérieur et à l'extérieur de la prison ; la prison n'est pas « extérieure » à la société, elle est tout simplement une des nombreuses expressions de la domination.

Et dans ce monde panoptique, toute acte de révolte, qu'il s'agisse de braquer une banque ou de voler un pain, est la négation du contrôle omniprésent qui nous est imposé, un Non assourdissant ou à peine audible dans la gueule de la domination. L'expropriation n'est qu'un des moyens d'une vaste panorama disponible pour se réapproprier dont ils nous dérobent quotidiennement – notre autodétermination, la liberté et la possibilité de construire nos vies selon nos propres vœux et désirs. Avec chaque acte de révolte, nous nous réapproprions nos vies et notre dignité, avec chaque acte de révolte nous réfutons les rapports de pouvoir et d'oppression existants et affirmons la capacité de décider de son propre existence. Et malgré le fait que mon existence est temporairement en pause – car ceci n'est pas la vie – mon cœur bat bien au-delà de ces murs.

Amour et solidarité pour celles et ceux qui sont en lutte partout, que la lutte soit assourdissante ou à peine audible.

[Publié dans *Avalanche*, journal de correspondance anarchiste, n°6, décembre 2015]



Une libération provisoire...

Janvier 2016

De longs mois se sont écoulés depuis le jour chaud d'été début juin [2015], où notre amie et compagne a été arrêtée au cours d'un contrôle de passeport à frontière gréco-bulgare. Le mandat d'arrêt européen avait été émis par le Parquet de Aix-la Chapelle, Allemagne. Après avoir passé 3 semaines dans les cellules bulgares, elle a été livrée aux flics allemands à l'aéroport de Sofia. En Allemagne, elle a été enfermée en détention provisoire pour sa supposée participation à un braquage de banque ayant eu lieu deux ans auparavant (en 2013).

Les prisonnier-e-s sont placé-e-s dans ce régime dans l'attente de leur procès, officiellement pour une durée de 6 mois maximum, dans les faits très souvent prolongée jusqu'à plus d'un an. Dans son cas, les restrictions mises en place signifiaient qu'à chaque visite (2 heures par mois) deux flics, un maton et un interprète étaient présents, qu'elle ne pouvait passer aucun appel

téléphonique et que tout le courrier devait d'abord être envoyé au bureau du procureur où il était lu avant de lui être remis avec un retard d'un mois. Son incarcération reposait sur un seul indice : une trace ADN sur deux pistolets à air comprimé trouvés par un/e employé-e dans les toilettes de la banque 11 jours plus tard. Il y a quelques semaines, le 2 décembre [2015], après des mois d'instruction elle a été formellement accusée de braquage de banque, prise d'otage et possession d'armes. Ces accusations ont été remises à trois juges devant décider si cela devait donner lieu à des poursuites devant un tribunal ou pas. Le 16 décembre, le tribunal a appelé la taule pour demander à ce que notre compagne soit relâchée, les accusations ayant été abandonnées, les « preuves » fournies par les 5 mois d'instructions étant insuffisantes pour amener l'affaire devant un tribunal.

A présent, notre compagne est de nouveau parmi nous. La joie que

cela nous suscite ne remplace pourtant pas et ne nous ne fait pas oublier la rage contre les restrictions de l'isolement, contre le cirque ridicule des uniformes et contre tout système autoritaire qui joue ainsi avec la vie des gens. La plus grande force est venue de l'attitude sans compromis et hors de toute coopération qu'a adoptée notre compagne : elle a toujours gardé la tête haute et maintenu en vie son esprit non conforme.

Comme le savent la plupart des rebelles et anarchistes, la répression peut nous frapper à tout moment, car l'Etat peut aller très loin pour maintenir en place ses lois et son ordre, ainsi qu'empêcher la diffusion de nos idées. Dans ces moments là, il est facile de se sentir attiré-e et enfermé-e dans ce jeu de stratégie et de peur qui constitue précisément la substance de nos ennemis.

Dans ces moments là, il faut nous rappeler que nous avons d'autres instruments et pratiques pour combattre cet étouffement. Ce n'est qu'en combattant leur stratégie par notre propre intelligence rebelle et notre profonde éthique et en combattant la peur par la confiance dans nos complicités, nos affinités et nos luttes que nous pouvons faire quelque chose de plus de ces moments, plutôt qu'en nous limitant à l'aspect technique et juridique de l'Etat qui enferme l'une d'entre nous.

C'est précisément dans ces moments de stress, de rancœur et de tristesse qu'il est important de ne pas nous laisser intimider ou tenter par le doute quant à

nos idées, nos relations et nos luttes. Même si garder les pieds sur terre, l'esprit éveillé et les cœurs ardents peut être difficile dans ces moments, il dépend souvent de nous –et pas de la liberté d'une compagne – de ne pas nous en laisser priver. ; nous sommes les seul-e-s à pouvoir combattre leur logique qui s'installe aussi en nous.

Nos idées et nos luttes se forment dans la haine des prisons et du monde qui en a besoin. La lutte contre ces structures et ceux qui les rendent possibles comprend le fait d'exprimer et d'étendre notre désir d'ouvrir toutes leurs portes et de détruire ces piliers de cette société capitaliste et autoritaire. Lorsque nous sommes confronté-e-s à quelque attaque répressive que ce soit, il est déterminant de ne pas oublier ces idées et ne pas les mettre de coté ; nous ne pouvons élaborer une perspective que sur la solidarité active, par la continuation de nos projets de lutte contre toutes les manifestations de cette société carcérale.

Nous partageons les mots de notre compagne et refusons d'utiliser les concepts d'« innocence » et de « culpabilité ». Ces termes font partie du langage des procureurs et des juges au service des politiciens et des boss. Des mots qui soutiennent leur système d'exploitation et de contrôle. C'est un langage qu'en tant qu'anarchistes nous refusons de parler – nous crachons dessus.

La raison pour laquelle nous n'avons pas rendu son nom public, et pour laquelle nous ne le ferons pas ici, est de ne pas apporter de l'eau au moulin du

rôle souvent érudant et distordant de l'héroïne ou de la victime dans lequel sont souvent relégué-e-s les prisonnier-e-s anarchistes. Elle a été une compagne anarchiste emprisonnée parmi tant d'autres qui ne sont ni oublié-e-s ni ovationné-e-s, mais présent-e-s dans la poursuite de nos luttes et projets, ainsi que dans nos actes subversifs contre l'ordre établi.

Solidarité avec toutes celles et ceux qui luttent contre les prisons, à l'intérieur et à l'extérieur.

Solidarité avec celles et ceux qui, face à des coups répressifs, continuent à éprouver la nécessité et le courage de continuer à vivre et à combattre pour leurs idées et leurs projets.

5 janvier 2016

[Traduit de l'allemand de *Contrainfo*,
11 janvier 2016]



Opération répressive à Barcelone

13 avril 2016

Ce mercredi 13 avril 2016 a commencé à 5 du matin une opération des Mossos d'Esquadra à Barcelone, au cours de laquelle deux domiciles particuliers et un centre social du quartier de La Salut, « les Blokes Fantasma » ont été perquisitionnés, la vingtaine de personnes habitant ce dernier bâtiment se voyant retenue douze heures.

A côté du saccage et de la destruction qui accompagnent toute perquisition policière, cette opération s'est soldée par l'arrestation d'une compagne qui avait déjà été emprisonnée dans le cadre de l'Opération Pandora, et sur laquelle pesait depuis le 11 avril un mandat d'arrêt européen pour l'accusation d'avoir participé à des expropriations d'agences bancaires sur le territoire allemand.

Après qu'elle ait été amenée à l'Audiencia Nacional espagnole, le juge Eloy Velasco a ordonné l'incarcération

en prison préventive de notre compagne qui a été transférée au centre pénitentiaire de Soto del Real. Etant donné qu'elle est aussi mise en examen dans la procédure Pandora (actuellement en phase d'instruction) et qu'elle a manifesté sa volonté de ne pas être extradée, notre défense a demandé un « conditionnement » du mandat d'arrêt afin qu'elle puisse purger la prison préventive dans l'Etat espagnol, dans l'attente du procès qui l'attend ici. Dans un délai de 2 mois maximum (prolongeables un mois supplémentaire), l'Audiencia Nacional devra décider si elle suspend temporairement ou pas la remise de notre compagne aux autorités allemandes. A partir des informations publiées dans la presse allemande, nous avons pu savoir qu'on lui attribue une expropriation ayant eu lieu dans la ville de Aix-la-Chapelle au cours de laquelle – toujours selon la presse – le groupe de braqueurs aurait emporté

une importante quantité d'argent de la banque sans causer de blessures ni aucun dommage personnel.

Quelle que soit l'évolution de la procédure judiciaire, nous voulons montrer publiquement notre soutien à la compagne revendiquant comme nôtres ses objectifs révolutionnaires, sa lutte et son activité militante. Nous qui la connaissons de près, savons qu'elle s'est entièrement gagnée la solidarité de toutes. Nous parlons d'une personne en lutte et anarchiste, active depuis des années dans divers projets antiracistes, féministes et libertaires de Barcelone, toujours solidaire avec les personnes sous le coup de la répression, toujours disposée à aider dans la mesure du possible, toujours partante, toujours généreuse, joyeuse et souriante avec les proches, toujours intransigeante et ferme contre tout ce qu'elle perçoit comme injuste

La tentative médiatique de la transformer en « danger public » ne pourrait être plus perverse. D'autant plus alors que cette opération de manipulation médiatique implique de présenter les banques comme des victimes, dans une totale inversion de la réalité, magnifiant ceux ont volé, pressé comme des citrons, escroqué, expulsé et fait des coupes drastiques impunément durant des années, tout en criminalisant celles et ceux qui se révoltent contre leur ordre et osent les attaquer.

Il nous est tout à fait indifférent de savoir si la compagne est réellement

responsable ou pas de ces braquages. L'expropriation est une pratique éthiquement juste et politiquement légitime, une méthode de lutte qui fait partie de l'histoire de tout mouvement révolutionnaire.

En effet, malgré les incessantes tentatives de la part du Pouvoir de réduire cette méthode au cadre d'une "crime commun", mû par l'intérêt et l'avarice individuels, il est certain que l'expropriation des lieux d'accumulation de capital est une constante dans notre histoire : des groupes anarchosindicalistes qui au début du XXe siècle volaient les banques pour soutenir des grèves ou aider les familles des compagnons emprisonnés, jusqu'aux différents groupes autonomes des années 70-80 comme le MIL, la OLLA ou l'ERAT (formé par des ouvriers de la SEAT) qui détournaient l'argent accumulé par les riches vers divers projets des exploité-e-s en lutte, en passant par les groupes de maquis comme ceux de Sabaté ou de Facerias, qui dans la période d'après-guerre réalisaient des braquages pour financer la résistance contre le régime franquiste. L'expropriation, aussi bien comme expression d'une lutte politique générale, que sous la forme de banditisme social dans laquelle est récupéré tout ce que les banques nous volent pour se libérer des chaînes de l'exploitation salariée ne nous semble répréhensible sous aucun principe, bien au contraire. Le fait que des gens que se lassent d'être systématiquement piétiné-e-s et pressé-e-s par la mafia légalisée, confirme

que « nous ne sommes pas des marchandises aux mains des politiques et des banquiers », et qu'heureusement la condition humaine résiste à accepter avec soumission la dictature du capital sur nos vies.

La chasse policière et médiatique qui s'est déployée autour de ces braquages en Allemagne ne doit pas faire perdre la perspective ni confondre l'ennemi. Le véritable danger public c'est le pouvoir représenté par des criminels comme Wolfgang Schäuble et Angela Merkel, le pouvoir qui n'a pas vidé que quelques coffres-forts, sans la richesse sociale de peuples et de territoires entiers. C'est le pouvoir des élites transnationales qui ont jeté des millions de personnes dans la misère pour imposer des mesures d'austérité servant leur projet néolibéral et impérialiste.

L'arrestation de notre compagne n'est qu'une raison de plus pour combattre ces élites et le système qu'elles représentent, un système fanatiquement poussé par l'accumulation d'argent dans quelques mains aux dépens de la souffrance, de la dépossession et de l'exploitation des autres. Ni les poursuites policières ni la propagande massive du régime ne peuvent cacher ce qui est déjà évident pour tout le monde : comme l'a dit le poète, quel délit représente voler une banque en comparaison avec le fait d'en fonder une ?

Liberté immédiate pour la compagne emprisonnée à Madrid !

Bloquons le processus d'extradition !
Solidarité avec le cso blokes fantasma et toutes les personnes en lutte poursuivies !

Tant qu'il y aura de la misère il y aura de la révolte !

*Des compagnes et compagnons
de la personne emprisonnée
Barcelone, 15 avril 2016*

[Traduit du catalan d'*Indy Barcelona*,
15 avril 2016]



A propos du dernier coup répressif à Barcelone

Depuis les Pays-Bas, avril 2016

En juillet 2015, notre amie et compagne a été arrêtée au cours d'un contrôle de passeports à la frontière entre la Grèce et la Bulgarie. Le mandat d'arrêt européen avait été émis par le Parquet de Aachen (Aix-la-Chapelle), en Allemagne, le 24 juin 2015. Elle a été transférée en Allemagne et placée en prison préventive (Untersuchungshaft) dans la prison de Cologne sous l'accusation de participation à un braquage de banque à main armée ayant eu lieu deux ans auparavant (2013). Le 2 décembre 2015, après un mois d'enquête, le Parquet l'a inculpée formellement du braquage de la banque, de prise d'otages et de possession d'arme à feu.

Le 16 décembre, le tribunal qui instruit l'affaire notifiait à la prison qu'elle devait libérer notre compagne, toutes les charges étant toutes rejetées puisque les « preuves » obtenues au terme de mois d'enquête n'étaient pas suffisantes pour assurer un procès.

Quand nous avons écrit le paragraphe antérieur (1) par rapport à l'incarcération puis à la libération de notre amie, nous espérions que ce serait le point final de cette histoire. Malheureusement, la police allemande n'a pas accepté cette décision et a décidé de faire appel contre la remise en liberté de la compagne. Après que cet appel ait été rejeté en première instance, il a finalement été accepté par un tribunal supérieur.

Cela signifie qu'après avoir passée presque six mois en préventive, notre amie et compagne, bien qu'en liberté, est actuellement en attente d'un procès, dont la date n'est pas connue. Malgré diverses tentatives désespérées du Parquet pour obtenir un nouveau mandat de détention – nous attendons actuellement que le tribunal supérieur se prononce sur cette demande – la compagne est encore en liberté et parmi nous.

Cependant, le mercredi 13 avril, le même bureau du procureur a ordonné une série de perquisitions dans des maisons de Barcelone, qui se sont soldées par l'arrestation d'une autre compagne ; elle est accusée d'avoir participé à un braquage de banque à Aachen courant 2014. Il semble clair que les autorités allemandes et espagnoles ont décidé de s'unir dans la vague répressive en cours contre les anarchistes sur le territoire européen, soutenus fidèlement par les chiens obéissants des médias de masse

Comme on pouvait s'y attendre, les médias se frottent les mains à la perspective de pouvoir relier des « délits de droit commun » avec le mouvement anarchiste. Cela n'est pas une surprise, surtout à un moment toujours plus défini par les incessants coups répressifs contre tout mouvement subversif. Cependant, nous pensons important de ne pas rentrer dans la distinction entre ce que seraient supposément des délits de droit « commun » ou « politiques », distinctions opérées par la police, le Parquet ou les journalistes. Nous n'avons pas besoin de fournir aux autorités des catégories distinctives qu'elles en seraient que trop heureuses d'accepter. Comme cela est dit dans le communiqué publié par les compagnones de la personne arrêtée à Barcelone, l'expropriation de banques est « éthiquement juste et une pratique politiquement légitime, une méthode de lutte qui fait partie de l'histoire de tous les mouvements révolutionnaires ».

Tandis que les laquais de l'Etat construisent et diffusent leurs supplications et accusations publiquement, les entourant de tout le spectacle auquel ils nous ont déjà habitués, nous devons pour notre part rester fidèles à nos propres perspectives et idées. Le moment n'est pas à la spéculation, que ce soit sur « les motifs » des braquages ou sur l'innocence ou la culpabilité de la personne arrêtée (2). Plus qu'un moment de questions, ce devrait être un moment de réponses – et de réponses claires dirigées contre ceux qui nous oppriment. Comme cela a déjà été dit d'autres fois, « s'ils touchent l'une de nous, ils nous touchent toutes ». Plus que jamais, c'est un moment pour la solidarité, de toutes les manières dont elle peut s'exprimer.

Liberté immédiate pour la compagne emprisonnée.

Jusqu'à ce que toutes les prisons et les banques qui en ont besoin soient détruites...

Amsterdam, 19 avril 2016

(1) Voir *Une libération provisoire* dans ce recueil.

(2) Que les personnes accusées aient participé ou pas à ces faits n'est pas quelque chose de pertinent pour nous. Ce qui nous importe est exprimer notre solidarité avec ceux qui sont poursuivis par les autorités.



Une lettre de la compagnonne incarcérée en Espagne

juin 2016

Il y a quelques jours à peine, alors que nous tenions pour imminente l'extradition de la compagnonne arrêtée le 13 avril dernier et accusée de l'expropriation d'une banque en Allemagne, nous avons appris la décision de l'Audiencia Nacional espagnole de repousser d'un mois supplémentaire son extradition vers l'Allemagne, suite à un recours déposé par la défense en raison de la procédure de mariage entamée avant son arrestation.

Au moment de l'annonce de la décision judiciaire, la compagnonne avait été transférée à la prison pour femmes de Brieva (Ávila) d'où nous pensions qu'ils s'apprêtaient à l'envoyer par avion pour l'Allemagne. C'est de là qu'elle nous a fait parvenir la lettre pour l'extérieur que nous reproduisons ci-dessous. Actuellement, la compagnonne se trouve à nouveau dans la

prison madrilène de Soto del Real, à l'isolement, mais en promenade avec d'autres prisonnières, au minimum jusqu'au 30 juin, date à laquelle prend fin la période de prolongation destinée à permettre le déroulement du mariage.

Cependant, nous lançons un appel à continuer à nous solidariser avec elle dans la rue, à montrer notre solidarité avec toutes les personnes en lutte incarcérées et à exprimer notre plus profond mépris au système qui les garde enfermées pour défendre son ordre misérable.

Compagnonnes et compagnons,

j'écris de la prison de Brieva, Ávila, où ils viennent de me transférer après un mois et demi passé dans la taule de Soto del Real, toujours en FIES et en régime d'isolement. J'aurais aimé écrire

depuis des jours, mais l'ensemble de la communication et de l'information est très lent et limité, c'est pourquoi je ne l'ai pas fait jusqu'à présent.

J'éprouve une très profonde reconnaissance pour toutes les démonstrations et les gestes de solidarité et de soutien. Je les ai ressentis si profondément qu'ils ont traversé les murs, les barreaux et tout le système de contrôle et de sécurité. Ils peuvent essayer tant qu'ils veulent, ils ne pourront jamais briser ou freiner notre volonté et notre décision de nous révolter contre ce monde de misère totale dans lequel ils nous obligent à vivre.

Ce sont précisément les conditions les plus difficiles qui nous donnent davantage de force et de détermination pour continuer et aiguïser les nombreux fronts de combat que nous menons, aussi bien ici, à l'intérieur, que dehors. Les luttes pour la libération de toute sorte d'oppression et d'autorité sont multiples, tout comme le sont les méthodes et les pratiques justes et légitimes. De la simple négation de l'autorité jusqu'à l'attaque ou l'expropriation d'une banque, exemples parmi tant d'autres... Le plus important des actions reste toujours qu'elles puissent s'expliquer et se comprendre par elles-mêmes ; de par leurs objectifs, leur finalité et leur valeur.

Lorsque les différentes luttes s'interconnectent dans un contexte plus large, elles se complètent et se renforcent, et surtout brisent la division entre le quotidien, le personnel et le politique, car

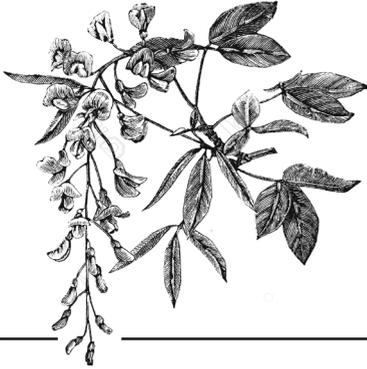
toutes les décisions que nous prenons dans nos vies personnelles finissent par être politiques, de la même manière que nos décisions politiques touchent directement nos vies personnelles. Même s'il est évident que nous devons faire très attention à chaque pas que nous faisons pour ne pas tomber dans les griffes de l'Etat et de ses sbires, nous savons que lutter à un prix, puisque l'Etat et les médias répondent chaque fois avec plus de répression et de chasse médiatique à toutes celles et ceux qui, comme nous, les affrontent.

Je suis encore ici, mais ils vont probablement bientôt m'extrader en Allemagne. Je me sens pleine de force et de courage pour faire face à cette situation et à ce que tout ce qui peut arriver. Avant tout fière de nos idées, de nos valeurs et de nos pratiques anarchistes, ainsi que de la vie que nous avons choisie un jour et que nous choisissons chaque jour à nouveau ...

Force et solidarité à toutes les personnes en lutte, poursuivies et emprisonnées !

La lutte continue, ils ne pourront jamais nous arrêter !

*1er juin 2016
Centre Pénitentiaire de Brieva
(Ávila, Etat espagnol)*



Extradition de la compagnonne vers l'Allemagne

fin juin 2016

Hier, mercredi 29 juin, vers 17 heures, des matons du centre pénitentiaire de Soto de Real se sont présentés dans la cellule de la compagnonne arrêtée le 13 avril pour l'informer de son transfert immédiat et lui faire emballer toutes ses affaires.

Cela signifie que le processus d'extradition – normalement mené dans le silence vis-à-vis de l'extérieur, sans donner la possibilité d'avertir la personne transférée – a déjà eu lieu, ou qu'il se déroulera aujourd'hui au plus tard. Ainsi devient effectif le mandat d'arrêt européen émis début avril par l'Allemagne à l'encontre de notre compagnonne accusée d'avoir participé à l'expropriation d'une agence bancaire de la Pax Bank dans la ville de Aachen en 2014.

Nous savons que la compagnonne emmène avec elle non seulement la détermination et la conviction de ses

principes politiques révolutionnaires, mais aussi toutes les manifestations de solidarité et de soutien que vous lui avez exprimées tout ce temps là, lui rappelant qu'elle n'est pas et ne sera pas seule face à un Etat qui poursuit et attaque toutes celles et ceux qui se rebellent contre son ordre de misères.

Nous appelons d'ici à manifester dans la rue notre soutien envers elle et toutes les personnes en lutte réprimées et nous rappelons qu'en réponse à l'extradition un rassemblement a été appelé à Manresa, demain vendredi 1 juillet à 20h sur la Plaça Sant Domènec.

Nous la voulons libre, nous la voulons près de nous !

Solidarité avec les personnes accusées d'avoir exproprié des banques à Aachen !

Liberté pour toutes les personnes en lutte emprisonnées et poursuivies !

Il y a celles et ceux qui rêvent peu et désirent moins encore.
Qui se satisfont de banalités,
Qui se divertissent au lieu de vivre,
cultivant leur MOI propre jusqu'à disparaître dans l'oubli.

Il y a celles et ceux qui débordent d'idées merveilleuses,
belles et destructrices,
Mais qui hésitent à l'heure de les mettre en pratique, se cachant derrière
des discours de pureté tiède,
ils finissent par parcourir insatisfaits
la triste topologie de l'indécision.

Mais il y a aussi ces quelques-un-e-s aux rêves confus
mais pleins de conviction.
Qui demandent tout, mais sont aussi capables de donner encore plus.
Qui savent être contagieu-ses avec leur élan, leur enthousiasme
et leur audace.
Persistant-e-s, irréductibles, obstiné-e-s.
Qui ne s'accommodent jamais du paraître,
Puisqu'ils et elles cherchent l'intensité de ce qui est réellement
Puisqu'atteindre les confins ne leur suffit pas,
Parce qu'ils et elles ne rentrent simplement pas dans ce monde si plat.

Parce qu'ils et elles ont reconnu que pour réaliser les mondes nouveaux
il faut arracher à vif
les morceaux et les moments de l'existant.
Que pour avancer, il faut se lancer en avant,
parfois même dans le vide, en toute conscience du danger,
mais en croyant dans la victoire.

Que la cohérence, le compagnonnage et l'humilité
sont la matière première de tout changement violemment nécessaire.
Et surtout, ils et elles se sont rendu compte de cette lugubre vérité

Il n'y a que la réalité, notre conscience et nos décisions ...

Liberté pour la compagne arrêtée le 13 avril à Barcelone
Pour l'anarchie !
Feu aux prisons !

[Texte d'une affiche collée à Barcelone et ailleurs, juillet 2016]



Des infos de la compagnonne extradée vers l'Allemagne

Juillet 2016

Le 30 juin dernier, la compagnonne arrêtée le 13 avril à Barcelone est finalement arrivée dans une cellule de la prison de Cologne (Nordrhein-Westfalen) où elle devrait purger la période de préventive avant le procès. Selon les informations de son avocate en Allemagne, elle est tranquille et le moral est bon.

L'arrivée de la compagnonne sur le territoire germanique marque la fin d'un processus qui a duré un mois, après que l'Audiencia Nacional ait ordonné son extradition définitive fin avril. Au cours de ce processus, elle a été accompagnée à tout moment par l'activité dans la rue de personnes solidaires qui l'ont soutenue de diverses manières. La semaine suivant la nouvelle de la décision judiciaire, une manifestation a parcouru les rues

du quartier de Gràcia (Barcelone) en refus de l'incarcération et de l'extradition. Quelques semaines après, le même mois, un rassemblement bruyant aux portes du centre pénitentiaire espagnol de Soto de Real a permis, grâce à la pyrotechnie et les mégaphones, que la voix de la rue dépasse les murs de la prison et dessine un sourire sur le visage de notre compagnonne. Finalement, le jour où nous avons appris que l'extradition avait commencé, une manifestation solidaire est sortie dans les rues de la ville de Manresa pour montrer sa solidarité. Parallèlement, durant tout le mois, la présence d'affiches, de banderoles et de tags s'est multipliée dans les quartiers, exigeant la liberté de la détenue, et plusieurs intérêts allemands ont été attaqués en réponse à cette opération répressive, concrètement contre une agence de la Deutsche

Bank à Sant Andreu, et une école de commerce liée à l'Allemagne dans le quartier el Clot.

Maintenant, une nouvelle étape commence dans la séquestration de l'anarchiste arrêtée le 13 avril. Dans la prison de Cologne elle est toujours en situation d'isolement, seule en cellule et avec une heure de promenade (le minimum fixé par la loi). Ses communications sont fort restreintes, sans possibilités d'appeler ses proches, avec la correspondance contrôlée et avec un moindre nombre de visites autorisées, conditions qui devraient être maintenues jusqu'au procès, au cours duquel elle sera jugée pour l'expropriation d'une agence de la Pax Bank (entité liée au Vatican) ayant eu lieu en automne 2014 dans la ville de Aix-la-Chapelle.

D'ici, nous voulons affirmer clairement que le fait que la compagne ait été emmenée hors de l'Etat espagnol n'entamera pas notre soutien, tout au contraire. Plus ils essaieront d'imposer de distance entre elle et le mouvement de lutte dont elle fait partie, plus ils se rendront compte que ni les murs, ni les kilomètres ne pourront briser notre lien et notre engagement politique commun.

Nous appelons une fois encore à la solidarité internationaliste et révolutionnaire, à ne pas laisser seule aux mains de l'Etat une personne poursuivie sous l'accusation de s'être rebellée contre un ordre qui nous opprime toutes et tous.

Rien ne se termine, tout continue !

Les personnes en lutte emprisonnées dehors !

[Traduit de l'espagnol de *solidaritatrebel*,
7 juillet 2016]

Ré-arrestation d'une compagne aux Pays-Bas et une nouvelle libération provisoire

Juillet 2016



Dans la matinée du 6 juillet 2016, notre compagne anarchiste a été arrêtée à Amsterdam par les flics. Ceci découle de l'accusation du ministère public d'Aix-la-Chapelle (Allemagne) en rapport avec un braquage de banque en 2013. Il s'agit d'un mandat d'arrêt européen et une demande d'extradition vers l'Allemagne. Il s'agit de la même personne ayant déjà purgé plusieurs mois en détention provisoire dans une prison allemande.

Le 15 juillet 2016, suite à une audience au tribunal, la compagne a été relâchée. Cela ne veut pourtant pas dire qu'il n'y aura pas de procès contre elle. Un juge a décidé qu'elle peut attendre dehors la décision sur son extradition. Néanmoins, elle a quelques obligations à respecter, elle a dû rendre son passeport et doit se présenter au commissariat une fois par semaine.

Le procès sur son extradition aura lieu le 1er septembre 2016. Il y sera

décidé si les Pays-Bas donnent suite à la demande d'extradition de l'Etat allemand, où elle est accusée d'une expropriation de banque.

Nous nous sentons renforcé-e-s et encouragé-e-s par la solidarité et le soutien que nous avons reçus au cours de ces dernières semaines. Malgré cette courte pause, il reste nécessaire de discuter, de lutter et d'agir. Ne nous laissons pas dicter par la répression nos besoins et nos désirs de lutter contre ce monde, basé sur l'exploitation et sur l'autorité.

Il y a encore d'autres personnes mises en cause dans cette affaire, qui font face aux accusations avec dignité et force.

Solidarité avec tou-te-s les inculpé-e-s dans les cas d'expropriations à Aachen !

[Infos compilées de différentes communiquées depuis *solidariteit*, juillet 2016]



Un peu de lumière sur l'enquête

*Ce qui a mené à l'arrestation
de la compagne à Barcelone*

Une brève note de presse diffusée par le corps des Mossos d'Esquadra [police autonome catalane] annonçait le 13 avril dernier l'opération policière au cours de laquelle a été arrêtée à Barcelone la compagne actuellement incarcérée à Cologne (Allemagne), accusée d'avoir expropriée une agence bancaire dans la ville de Aachen [Aix-la-Chapelle].

Selon cette note, l'opération répondait à une commission rogatoire internationale lancée à la demande du Parquet de Aachen (Allemagne), qui avait signé deux jours auparavant un mandat d'arrêt au nom de la militante anarchiste de Barcelone. Ce qui n'était pas expliqué dans cette note et qui jusqu'à présent n'avait pas été rendu public, c'est que l'arrestation et les perquisitions effectuées par le CME (Cuerpo de Mossos d'Esquadra) dans les quartiers barcelonais de Gràcia et el Carmel

n'ont pas été que la simple exécution d'une demande internationale, mais le point culminant d'une longue et étroite collaboration entre les appareils policiers et judiciaires des Etats allemand et espagnol, avec la participation active de la police autonome catalane. L'implication des Mossos d'Esquadra dans cette affaire remonte à bien avant avril dernier et, comme cela a été démontré, va bien plus loin qu'un rôle passif et simplement exécutoire.

Une matinée quelconque à Aachen

Le matin du 14 novembre 2014, un groupe de personnes armées entre dans l'agence de la Pax Bank de la localité westfaliennne de Aachen, à l'ouest du pays. Après avoir vidé le coffre-fort et attaché les employés de la banque, elles abandonnent les lieux sans blessés ni dommages personnels.

Au cours des jours suivants, la brigade de police chargée de l'enquête, le Landeskriminalamt de Nordrhein-Westfalen (LKA NRW), relierà cette expropriation à deux autres braquages ayant eu lieu ces dernières années dans la ville [1], et mettra en route une authentique -et infructueuse- campagne médiatique de délation, diffusant publiquement les détails des braquages et offrant des récompenses de milliers d'euros à quiconque pouvant apporter des informations sur des personnes suspectes. Le LKA ira loin dans cette stratégie, jusqu'à décider d'utiliser pour sa campagne un célèbre et déplorable programme télévisé, diffusé sur l'une des principales chaînes du pays : Aktenzeichen XY... Ungelöst (« Dossier XY... Non Résolu »). Il s'agit d'un reality show à caractère ouvertement para-policiier où sont exposées de manière malsaine des affaires que la police a été incapable de résoudre par elle-même, en montrant des images de caméras de surveillance, des vêtements trouvés sur les lieux des « crimes », des portraits-robot et des reconstitutions dramatisées des faits, pour impressionner et inciter la masse spectatrice à aider les corps de l'Etat et à dénoncer d'autres personnes.

La perruque, le gant et la canette

Quatre mois après le braquage, en mars 2015, l'enquête prendra un nouveau cours avec l'entrée en scène de la police catalane. Cette dernière enverra à l'Allemagne une note en réponse à

la demande envoyée en janvier par le LKA au niveau international, faisant circuler les profils génétiques extraits d'échantillons d'ADN [2] supposément trouvés sur le lieu des faits, à la recherche de possibles concordances dans les bases de données d'autres Etats.

Selon les Mossos, le profil d'un échantillon extrait d'une perruque trouvée près de la Pax Bank de Aachen en novembre, coïnciderait avec un autre entré dans leur propre base de données génétiques, extrait d'un gant trouvé dans la rue après une action directe à caractère politique ayant eu lieu dans le quartier de Sants de Barcelone en juin 2009. A partir de là commence une enquête conjointe germano-catalane dans laquelle les corps de police des deux Etats partagent leurs informations et lancent des recherches intensives dans ce que la presse allemande a appelé « le mouvement squat d'extrême-gauche de Barcelone » qui, selon les thèses exposées dans les médias par le Parquet de la police de Aachen, aurait été le milieu principal concerné par l'enquête.

Dans le cadre de cette enquête et toujours selon la version policière, fin juin, des agents de la division de renseignement des Mossos ont ramassé furtivement une canette de bière vide et abandonnée dans la rue par la compagne mise en examen. Ils auraient extrait des échantillons d'ADN de cette canette afin de réaliser une comparaison directe avec les restes de matériel génétique trouvé près de la Pax Bank après l'expropriation. Quatre mois plus

tard, fin octobre, un rapport des laboratoires biologiques des Mossos aurait confirmé la concordance entre les deux échantillons. Pourtant, six mois se seront écoulés avant que le 12 avril de cette année soit émis depuis Aachen un mandat d'arrêt européen à son encontre, amenant finalement à son arrestation le lendemain, à son domicile, dans le quartier du Carmel.

Répression et contrôle social : l'ADN des Etats

Le processus policier qui se conclut par cette arrestation nous confirme donc ce que pour beaucoup nous savions déjà, à savoir que depuis des années, les Mossos d'Esquadra prélèvent massivement et systématiquement des échantillons biologiques au cours d'actions, de mobilisations, de perquisitions et de protestations pour se construire une base de données génétiques qui augmente le contrôle contre les mouvements antagonistes. Ce qui a été initialement introduit comme une mesure exceptionnelle, avec l'argument de la nécessité de se protéger des violeurs récidivistes et autres cas similaires, est en train de s'implanter et de se normaliser comme une technologie répressive de plus au service des poursuites contre des militant-e-s politiques.

Dans l'Etat espagnol, ce modus operandi policier est mis en œuvre depuis longtemps par la police autonome basque (Ertzaintza) dans la répression de la gauche abertzale et des luttes en

Euskal Herria. Comme le dénonçait déjà le journal Gara en 2007, la Ertzaintza a commencé à construire une base de données génétiques en ramassant des mégots et des verres lors de fêtes, des brosses à dents lors de perquisitions ou des embouts en plastique utilisés lors de faux contrôles d'alcoolémie. Les problèmes de fiabilité et de validité en tant que preuve attribués par certains experts aux techniques ADN n'ont pas empêché la police autonome basque de lancer des procès judiciaires basés sur le profil génétique comme unique preuve, procès qui, avec l'aide inestimable des tribunaux d'exception de l'Audiencia Nacional espagnole, se sont souvent conclus par de longues peines de prison pour les personnes accusées.

Au niveau européen, l'utilisation de technologies génétiques dans le milieu policier et judiciaire n'a cessé de gagner du terrain depuis qu'à la fin des années 80 Interpol a importé des États-Unis la stratégie de créer des bases de données pour identification par le biais du profil ADN. Malgré les différences selon le contexte socio-politique et juridique de chaque endroit, la tendance commune au niveau international est en général à la croissance exponentielle des informations personnelles enregistrées dans ces bases de données, et à l'élimination progressive des restrictions légales limitant l'introduction et la mise en fiche de nouveaux échantillons. L'utilisation policière des technologies génétiques a augmenté drastiquement dans toute l'Union Européenne, et les

critères pour permettre leur utilisation sont toujours plus ouverts.

Nous nous trouvons donc face à un saut qualitatif de taille, non seulement dans les techniques répressives visant des secteurs dissidents minoritaires, mais dans la capacité des Etats vers le contrôle social de toute la population en général. Face à ce défi, en tant qu'ennemies du status quo, nous devons choisir entre nous laisser intimider par les mécanismes de contrôle du Pouvoir ou bien produire des stratégies politiques et des pratiques adéquates pour les affronter, sachant que l'hypothèse d'une société totalement sous contrôle n'est que cela : l'obscur fantasme irréalisable d'une logique de domination qui se heurtera toujours à des résistances.

[Traduit de l'espagnol de *solidaritatrebels*,
16 juillet 2016]

[1] Nous rappelons qu'il y a peu une compagne a de nouveau été arrêtée le 6 juillet à Amsterdam [puis remise en liberté sous contrôle judiciaire le 15 juillet en attendant qu'un tribunal statue sur son extradition vers l'Allemagne], accusée d'avoir participé à l'une de ces expropriations, concrètement celle qui a eu lieu en juillet 2013.

[2] L'acide désoxyribonucléique (ADN) est un composant chimique du noyau cellulaire contenant l'information génétique qui se transmet de manière héréditaire dans les organismes vivants. Cet acide se trouve dans toutes les cellules d'animaux – humains et non humains –, dans les plantes et autres organismes, sauf dans les globules rouges. L'ADN est utilisé dans diverses techniques (biogénétique, nanotechnologie, bio-informatique, etc.), mais celle qui nous intéresse dans ce texte, appelée « d'expertise légale », est utilisée dans des contextes policiers, judiciaires et pénaux. Dans ces cas, on utilise l'ADN extrait des cheveux, de la salive ou du sang, pour obtenir ce qu'on appelle l'empreinte génétique ou le « profil ADN ». Ce sont les variations de séquences de cette empreinte, ou profil, qui permettent de différencier les personnes, comme si c'était un « code-barres humain ».



Sur les sentiers de la solidarité

La solidarité peut s'exprimer de mille façons. Saisir la parole pour briser le silence imposé, briser l'isolement recherché par l'Etat en tissant des liens de proximité, démonter le discours répressif en replaçant les affaires au coeur de la conflictualité sociale, persister dans l'action directe contre tout ce qui opprime et exploite.

L'action solidaire n'est pas tenue à se limiter à certaines formes. Cette aperçu d'expressions solidaires et d'attaques veut avant tout suggérer des pistes à découvrir, des sentiers à explorer pour que la solidarité avec les anarchistes accusés d'expropriations de banques à Aix-en-Chapelle puisse devenir, sans plus d'ambages, attaque.

13 avril, Barcelone

Manifestation sauvage en réponse à l'arrestation de la compagne à Barcelone.

21 avril, Barcelone

Dans la nuit du 21 avril, attaquée Deutsche Bank en solidarité compagne emprisonnée le 13 avril. Brisés DAB et vitrine, laissé un tag : « solidarité rebelle liberté compagne 13 avril »

23 avril, Munich

Le consulat espagnol de Munich a été frappé de plusieurs bouteilles remplies de peinture contre la répression en cours de l'Etat espagnol - solidarité internationale et attaque ! Solidarité avec Mónica, Francisco et la compagne récemment arrêtée à Barcelone !

21 mai, Barcelone

Le 21 mai dernier, nous avons attaqué une agence de la banque allemande Deutsche Bank située dans la rue Gran de Sant Andreu. Toutes les vitres ont été brisées, de même que l'écran du DAB. Des tags ont été laissés, exigeant

la remise en liberté de la compagne arrêlée le 13 avril, accusée d'avoir braqué une banque du Vatican dans la ville allemande de Aachen. Nous incitons à poursuivre les actions et les expressions de solidarité avec les personnes emprisonnées et réprimées pour lutter. La lutte est le seul chemin.

Fin mai, Barcelone

La réponse à l'expulsion de l'occupation Banc Expropriat dans le quartier de Gracia à Barcelone est virulente : s'en suivent plusieurs jours d'affrontements et de saccages. Par téléphone, la compagne incarcérée fait parvenir des mots de solidarité qui seront diffusés lors des événements.

22 juin, Barcelone

Dans la matinée du 22 juin, nous avons décidé de rompre avec la routine de la ville de Barcelone et de montrer notre solidarité avec la compagne arrêlée le 13 avril et qui sera prochainement extradée vers l'Allemagne, en faisant éclater les vitres des bureaux de la FEDA (école de commerce allemande).

La FEDA (Formación Empresarial Dual Alemana), située rue Provenca dans le quartier 'del Clot', s'occupe de former des dirigeants, ceux qui aspirent à devenir nos futurs chefs et exploiters, la chiourme capitaliste. La dite école est directement liée à l'Etat allemand mais nous n'oublions pas que ce sont l'Etat espagnol et les Mossos d'Escuadra qui ont réalisé l'arrestation. En attaquant ces bureaux, nous envoyons une forte accolade à la compagne et nous en profitons pour encourager cette solidarité multiforme qui utilise l'action directe. N'oublions pas que les nuits nous accompagnent et que

les attaques contre les structures du pouvoir doivent se multiplier !

Des anarchistes

25 juin, Prison de Soto del Real (Madrid)

Rassemblement solidaire devant la prison où est incarcérée la compagne.

1 juillet, Manresa & Barcelone

Rassemblement solidaire en réponse à l'extradition vers l'Allemagne à Manresa et manifestation sauvage à Barcelone.

2 juillet, Amsterdam

Samedi 2 juillet, nous avons fait un petit signe de solidarité pour nos compagnes qui sont accusées de braquage de banque par le ministère public d'Aix-la-Chapelle. Deux banderoles ont été suspendues des deux côtés du pont à 'Vondelpark', au niveau de 'Eerste Constantijn Huygenstraat'. Après avoir suspendu les banderoles, des tracts ont été jetés en l'air avec des messages comme : "Destruction de toutes les prisons et du monde qui en a besoin, jusqu'à ce que tou-te-s soient libres !, etc..." [...] Nos compagnes ne resteront pas seules face à la répression ! Pour la propagation de la solidarité active !

3 juillet, Altsasu (Navarre)

Banderoles solidaires suspendues d'un pont.

7 juillet, Amsterdam

Manifestation solidaire au centre-ville d'Amsterdam au lendemain de la ré-arrestation de la compagne à Amsterdam.

9 juillet, La Hague

La nuit dernière, nous avons démolé huit

distributeurs automatiques de billets à La Hague (Pays-Bas) en solidarité avec les compagnon-ne-s anarchistes accusé-es de l'expropriation d'une banque à Aix-la-Chapelle. [...] Le 6 juillet, une compagne a été arrêtée à Amsterdam et est désormais incarcérée en attente de son extradition vers l'Allemagne. La semaine précédente, le 30 juin, une autre compagne d'Espagne a été extradée vers l'Allemagne. Nous appelons chacun-e à agir en solidarité avec les compagnon-ne-s incarcéré-es !
Nous sommes vraiment en colère !

20 juillet, Thessalonique

Rassemblement solidaire, banderoles, tracts, affiches et tags dans le centre-ville.

25 juillet, Hambourg

Dans la nuit du 24 au 25 juillet 2016 , les vitres et le distributeur de deux banques ont été détruits à Hambourg et des slogans ont été tagués en solidarité avec les deux anarchistes accusées de braquages de banque dans la ville allemande de Aachen. Nous ne les laisserons pas seules ! Jusqu'à ce que nous soyons toutes libres !

Le droit à la paresse et à l'expropriation individuelle

Enrico Arrigoni - 1929

Toi qui fais un travail qui te plais, qui a une profession indépendante et à qui le joug du patron ne te touche pas beaucoup ; toi aussi, l'exploité, qui te soumetts par résignation ou lâcheté : comment te permets-tu de condamner si sévèrement ceux qui sont passés à l'attaque contre l'ennemi ? Nous n'avons qu'une chose à te dire : « silence ! », par honnêteté, par dignité, par fierté. Tu ne ressens pas leur souffrance ? Tais toi ! Tu n'as pas leur audace ? Une fois de plus, tais toi !

Tais toi, car tu ne connais pas les tortures d'un travail et d'une exploitation que l'on hait.

Voilà longtemps que l'on réclame le droit au travail, le droit au pain alors que, franchement, le travail est en train de nous abrutir. Nous ne sommes que des loups en quête de travail – d'un travail durable et fixe –, et sa conquête consume toute notre ardeur. Nous allons en permanence à la chasse au travail. Cette préoccupation, cette ob-

session, nous opprime, ne nous lâche jamais. Et ce n'est pas que l'on aime le travail. Au contraire, nous le haïssons, nous le maudissons : cela n'empêche pas que nous le supportons et le recherchons partout. Et lorsque nous jurons contre lui, nous le maudissons aussi parce que nous n'en avons plus, parce qu'il est instable, parce qu'il nous abandonne après quelque temps : six mois, un mois, une semaine, un jour. C'est alors que, passée la semaine ou le jour, la quête recommence, avec toute l'humiliation qu'elle entraîne pour notre dignité d'hommes ; avec l'insulte faite à notre faim : avec la raillerie morale contre notre orgueil d'individus conscients de cet outrage, qui se relâchent et piétinent leurs droits rebelles d'anarchistes.

Nous autres, anarchistes, sentons l'humiliation de cette lutte pour échapper à la faim et subissons l'offense d'avoir à mendier un bout de pain qui ne nous est concédé que de temps en temps comme une aumône, et à condi-

tion de renier notre anarchisme ou de le remiser au placard des vieilleries inutiles (si vous ne souhaitez pas employer de moyens illégaux pour défendre votre droit à la vie, il ne vous restera que le cimetière pour tout repos), et nous en souffrons plus encore parce que nous avons conscience de l'injustice qui nous est faite. Mais là où croît notre souffrance jusqu'à prendre une tournure tragique, c'est lorsque perce la honteuse comédie de la fausse pitié qui se développe autour de nous, nous mordant de rage pour notre impuissance, mais aussi parce que nous nous sentons un peu lâches – lâcheté parfois justifiée, mais qui ne trouve presque jamais d'excuse face à la vile et cynique hypocrisie qui nous fait passer, nous, les travailleurs, pour les profiteurs, alors que nous sommes les bienfaiteurs ; qui nous met en situation de mendiants auxquels on ôte la faim par miséricorde, alors qu'en réalité nous sommes ceux qui donnent à manger à tous les parasites et que nous leur procurons le bien-être dont ils jouissent ; que nous consomons nos vies dans l'horreur des privations pour saturer les leurs de jouissances, permettre leur croissance, leurs plaisirs – leur paresse –, tout en ayant conscience des spoliations auxquelles ils nous soumettent. Ils veulent nous interdire jusqu'à pouvoir sourire face aux merveilles de la nature parce qu'ils nous considèrent comme des outils, rien de plus que des instruments qui servent à embellir leur vie de parasites.

Nous nous rendons compte de toute l'absurdité de nos ardeurs, nous sen-

tions le tragique, ou plutôt le ridicule de notre situation : nous jurons, nous maudissons, nous nous savons fous et nous nous sentons lâches, pourtant nous continuons sous l'influence (comme n'importe quel mortel) de notre environnement qui nous enserme dans un filet de désirs frivoles, d'ambitions mesquines de « pauvres types » qui croient améliorer un peu leur condition matérielle en tentant d'arracher une miette de pain entre les dents des loups – de ceux qui possèdent et défendent la richesse. Une miette qui ne s'obtient qu'au prix élevé de la chair et du sang que nous laissons dans l'engrenage du mécanisme social.

Et malgré nous, par nécessité ou suggestion collective, nous nous laissons entraîner par le tourbillon de la folie commune. Une fois brisées en nous les forces qui nous maintiennent intègres aux yeux de notre conscience, qui voit clair et sait que nous ne parviendrons jamais ainsi à détruire les chaînes qui nous tiennent en esclavage parce qu'on ne détruit pas l'autorité en y collaborant, pas plus qu'on ne diminue le pouvoir offensif du capital en favorisant son accumulation par notre travail, notre production ; une fois brisées ces résistances, disais-je, nous commençons à accélérer le pas et bien vite à faire carrière, une carrière absurde sans queue ni tête, qui ne nous conduit qu'à des solutions transitoires, toujours vaines et inutiles.

Que dire ? Appât du gain ? Influence de l'environnement ? Absurdité ? Un peu de tout cela, bien que nous sachions qu'avec notre travail, dans les

conditions du système capitaliste, nous ne résoudrons aucun problème essentiel de nos vies, excepté de rares cas particuliers et des conditions spéciales.

Toute augmentation de notre activité productive dans le système social actuel ne provoque qu'une augmentation de l'exploitation à nos dépens. Ceux qui affirment que la richesse est le fruit du travail, du travail honnête et individuel, sont des imposteurs.

Mais passons. A quoi bon s'attarder à démonter les sophismes de certaines théories économiques qui ne sont ni sincères ni honnêtes, qui ne convainquent que les pauvres d'esprit – qui sont malheureusement la majorité de la société –, qui ne poursuivent d'autre but que de couvrir de l'apparence de la légalité et du droit de torves intérêts. Vous savez tous que le travail honnête, le travail qui n'exploite personne, n'a créé le bien-être de personne dans ce système, et encore moins la richesse, vu qu'elle est le fruit de l'usure et de l'exploitation qui ne se différencie qu'en apparence du crime. Après tout, un relatif confort matériel obtenu par l'épuisement de nos muscles et de nos cerveaux ne nous intéresse pas : nous voulons, par contre, le bien-être acquis par la possession complète et absolue du produit de nos efforts, la possession incontestée de tout ce qui est création individuelle.

Nous sommes donc en train de consommer nos existences au profit exclusif de nos exploités, poursuivant un confort matériel illusoire, éternellement fugitif, jamais réalisable de façon concrète, stable, parce que nous ne parviendrons

pas à nous libérer de l'esclavage économique en augmentant notre activité dans la production capitaliste, mais par la création consciente, utile, et par la possession de ce que nous produisons.

Il est faux de dire « c'est une belle récompense, un bon salaire pour une bonne journée de travail ». Cette phrase revient à défendre l'existence de ceux qui produisent et de ceux qui s'emparent du produit, et qui après en avoir prélevé une grande partie pour eux-mêmes – bien qu'ils n'aient en rien participé à sa création –, distribuent selon des critères et des principes absurdes, entièrement arbitraires, ce qu'ils pensent convenable de rendre au vrai producteur. Cette phrase entérine la redistribution partielle, le vol, l'injustice : elle consacre donc, de fait, l'exploitation.

Le producteur ne peut accepter comme base équitable et juste une rétribution partielle. Seule la possession intégrale peut poser les bases de la Justice Sociale. Par conséquent, toute notre participation à la production capitaliste constitue un consentement et une soumission à l'exploitation qui s'exerce sur nous. Toute augmentation de la production est un maillon de plus à notre chaîne, aggrave notre esclavage.

Plus nous travaillons pour le patron, plus nous consomons notre existence et nous nous dirigeons rapidement vers une fin proche. Plus nous travaillons, et moins il nous reste de temps à consacrer à des activités intellectuelles ou à réfléchir ; et moins nous pouvons goûter à la vie, à ses beautés, aux satisfactions qu'elle peut nous offrir, moins nous profitons des joies, des plaisirs, de l'amour.

On ne peut pas demander à un corps fatigué et consumé de se consacrer à l'étude, de sentir l'enchantement des arts (la poésie, la musique, la peinture), ni d'avoir des yeux pour admirer les infinies beautés de la nature. Un corps épuisé, exténué par le travail, éprouvé par la faim et la phtisie ne souhaite que dormir et mourir. C'est une ironie bornée, une insulte sanglante que d'affirmer qu'un homme, après huit heures ou plus de travail manuel, a encore suffisamment de forces en lui pour se divertir, pour jouir de manière élevée, spirituelle. Il n'a, après sa tâche écrasante, que la passivité de s'abrutir parce que celle-ci ne requiert que de se laisser aller, de se faire entraîner.

Malgré ses chantages hypocrites, le travail n'est, dans la société actuelle, qu'une condamnation et une abjection. C'est une usure, un sacrifice, un suicide.

Que faire ? Concentrer nos efforts pour diminuer cette folie collective qui court à l'abîme. Il est important de mettre en garde le producteur contre cette ardeur fatigante aussi inutile qu'idiote. Il est nécessaire de combattre le travail matériel, de le réduire au minimum, de devenir fainéants tant que nous vivons dans le système capitaliste dans lequel il nous faut produire.

Etre un honnête travailleur, au jour d'aujourd'hui, n'est pas un honneur, c'est une humiliation, une idiotie, une honte, une lâcheté. Nous appeler « travailleurs honnêtes » c'est se payer notre tête, se moquer de nous, c'est – après les dégâts – nous faire la nique. Oh, superbes et magnifiques vagabonds qui savez vivre en marge du conformisme

social, je vous salue ! Humble, j'admire votre force et votre esprit d'insoumission, et je reconnais que vous avez raison de nous crier : « il est facile de s'habituer à l'esclavage ».



Non, le travail ne rachète pas, il abrutit. Les beaux chants aux masses actives, laborieuses, énergiques ; les hymnes aux muscles vigoureux ; les péroraisons enflammées sur le travail qui ennoblit, qui élève, qui nous délivre des mauvaises tentations et de tous les vices, ne sont que pures fantaisies de personnes qui n'ont jamais empoigné le marteau ni la faucille, de personnes qui n'ont jamais courbé l'échine sur une enclume, qui n'ont jamais gagné leur pain à la sueur de leur front.

La poésie consacrée au travail manuel n'est qu'une déraison et une arnaque qui devrait nous faire sourire ou nous remplir d'indignation et de révolte.

La beauté du travail... le travail qui élève, ennoblit, rachète !

Si, si ! Regardez là-bas, au loin. Ce sont les ouvriers qui sortent des usines, qui surgissent des mines, qui quittent les ports, les champs, après une journée de travail. Regardez-les, regardez-les ! C'est à peine si leurs jambes peuvent porter ces corps éreintés. Scrutez ces faces pâles, flétries, exténuées.

Accrochez-vous à ces yeux tristes, ternes, sans lumière ni vitalité. Ah, les beaux, les puissants muscles... la joie des cœurs pour le travail qui ennoblit !...

Pénétrez dans cette usine et observez-les dans leur activité. Enclaves boíteuses intégrées à la machine, ils sont contraints de répéter mille, dix mille fois le même mouvement, automatiquement, comme la machine, sans que l'intervention de leur cerveau ne soit nécessaire. Ils auraient très bien pu le laisser à la maison, parce qu'une fois à leur poste, ils continueraient d'effectuer leur tâche. Ils ne conservent rien de leur personnalité, de leur individualité. Ce ne sont pas des êtres sensibles, pensants, créateurs. Ce ne sont que des choses sans esprit, sans impulsion propre. Ils y vont parce que tous y vont. Ils bougent d'un rythme uniforme, égal, sans indépendance. On leur a ordonné d'exécuter ce mouvement et ils doivent le faire aujourd'hui, demain, ... toujours ! Comme les machines !

La production moderne est parvenue dans quatre-vingt pour cent des cas à la destruction complète de la personnalité humaine. On ne trouve déjà presque plus d'artisans, d'artistes. La production capitaliste ne les recherche pas, n'a pas besoin d'eux. Ils ont inventé des objets pour chaque nécessité et des machines pour tout faire, et nous en sommes au point de devoir créer de nouveaux besoins pour fabriquer de nouveaux produits. En réalité, c'est déjà ce qui se fait et c'est pour cela que la vie se complique et qu'il est chaque jour plus dur de vivre.

On a supprimé l'esthétique des choses et on ne crée qu'en série, en masse. On a éduqué les goûts en une ligne générale ; on a distribué dans les individus n'importe quelle originalité

artistique, n'importe quelle caprice, et on est parvenu – oh, prodige de la propagande ! – à donner envie à la majorité de ce que les capitalistes ont intérêt à fabriquer : une même chose pour chaque individu distinct.

Il n'y a déjà plus besoin d'êtres qui créent, mais d'entités qui fabriquent ; déjà n'existent plus d'artistes ou d'ouvriers intellectuels ; il ne reste que des ouvriers manuels. On ne met plus à l'épreuve notre intelligence. Au contraire, on regarde si vous avez de bons muscles, si vous êtes vigoureux. On ne regarde pas beaucoup ce que vous savez, mais combien vous pourrez produire. Ce n'est pas vous qui faites marcher la machine, c'est la machine qui vous fait marcher. Et bien que cela paraisse paradoxal – mais ce n'est que pure réalité –, c'est aussi la machine qui « pense » ce qu'il faut faire, ne vous laissant que l'obligation de la servir, de faire ce qu'elle vous enseigne. C'est elle le cerveau et vous les bras ; elle est la matière pensante, créatrice, et vous la matière brute, automate ; elle, l'individualité, vous... la machine.

Horreur ! Si une seule individualité s'introduisait dans le fonctionnement du bureau Ford, par exemple, elle détruirait tout l'engrenage de la production.



Les ouvriers ne sont que des forçats. Ou, si ça peut vous consoler, des soldats encasernés dans les usines. Tous marchent au même pas ; tous – malgré la variété des objets – effectuent les

mêmes mouvements. Nous ne trouvons déjà plus aucune satisfaction dans les travaux que nous effectuons ; nous ne nous passionnons pas pour eux parce que nous nous en sentons totalement étrangers. Six, huit, dix heures de travail, six, huit, dix heures de souffrance et d'angoisse.

Non, nous n'aimons pas le travail ; nous le haïssons. Il n'est pas notre libération, il est notre condamnation ! Il ne nous élève ni ne nous délivre des vices ; il nous abat physiquement et nous anihile moralement à un tel point qu'il nous rend incapables de nous en défaire. Dans un autre futur, il sera nécessaire de réaliser ces travaux, je le sais, mais ce sera toujours de mauvais gré si on souhaite, demain aussi, maintenir un tel système afin d'économiser des efforts. Ce sera toujours en souffrant, même lorsque la journée sera réduite à moins d'heures.

Je ne sais ce que pensent les animaux de la charge qu'on leur place sur le dos, mais ce que je peux dire quant à ce que j'observe et que je sens pour moi-même, c'est que l'homme n'exécute avec joie et une véritable satisfaction autre chose que les travaux intellectuels et artistiques. Si au moins il ne considérait pas son sacrifice comme gaspillé et inutile, l'homme s'armerait de courage et sa fatigue lui paraîtrait moins amère, moins douloureuse. Mais quand on observe que tout son effort est gaspillé, que ce n'est rien moins que le travail de Sisyphe parsemé d'innombrables désastres et de sacrifices à chaque rechute, le courage fuit le cœur et, en chaque être conscient,

en chaque être sensible et humain, s'allume la haine contre cet état des choses barbare et criminel. L'aversion et la rébellion contre le travail devient alors inévitable.

On comprend donc qu'il existe des non conformes qui refusent de se plier à cet esclavage répugnant. On comprend qu'il existe les vagabonds indomptables qui préfèrent l'incertitude du lendemain – la plupart du temps sans le maigre quignon accordé au travailleur fixe – plutôt que de se soumettre à ce système humiliant. On comprend la bohème incorrigible, sans génie si vous voulez, mais qui ne participe pas au cortège humiliant du chœur qui s'époumone. Et on comprend aussi les grands fainéants, les paresseux idéaux qui passent leur vie en complète fraternité avec la nature, jouissant de contempler les merveilleuses aurores, les crépuscules mélancoliques, remplissant leurs esprits de mélodies que seule une vie simple et libre peut leur procurer, imposant le silence aux besoins impérieux de l'estomac pour ne pas tomber dans l'esclavage auquel nous autres sommes poussés. Assis au bord du chemin, ils observent avec une infinie tristesse et une profonde pitié la caravane noire qui se dirige tous les jours, docile et défaite, vers les usines-prisons qui les englobent déjà épuisés, et les recrachent la nuit comme des cadavres.

Et ils fuient, ils fuient, ces paresseux idéaux au cœur oppressé par la vue de tant de bêtise, de misère et de folie. Ils fuient vers une vie libre, indocile, non conformiste, se disant au fond du cœur que plutôt que de se soumettre chaque

jour à cette vie misérable, vile et privée d'élévation et de spiritualité, mieux vaut la mort.

Haïr le travail manuel en régime capitaliste ne signifie pas être ennemi de toute activité, tout comme accepter l'expropriation individuelle ne veut pas dire faire la guerre au travailleur-producteur, mais au capitaliste-exploiteur.

Ces vagabonds idéaux que j'admire tant ont une activité, vivent une intense vie spirituelle, riche en expériences, en observations, en jouissances. Ils sont ennemis du travail parce qu'une grande partie de leurs efforts y serait gaspillée ; ils ne peuvent, de plus, se soumettre à la discipline qu'exige cette sorte d'activité, et ils ne veulent pas tolérer qu'on fasse d'eux une machine sans cerveau et qu'on tue, enfin, toute personnalité en eux, qui est ce qu'ils apprécient le plus.

Parmi ces vagabonds spirituels – réfractaires à la domestication et à la discipline capitaliste –, il est nécessaire de chercher les expropriateurs, les partisans de l'expropriation individuelle, ceux qui ne veulent pas attendre que les masses soient prêtes et disposées pour accomplir l'acte collectif de justice sociale. En étudiant attentivement les nuances psychologiques, éthiques et sociales qui déterminent cette attitude en eux, nous pourrions mieux comprendre, justifier et apprécier leurs actes, mais aussi les défendre des attaques bilieuses de beaucoup de ceux qui, tout en partageant les mêmes idées sur nombre d'autres sujets, s'évertuent à jeter de la boue sur ces impatientes incapables de se résigner dans l'attente

du jour de la rédemption collective.

Le droit à l'expropriation individuelle ne peut être nié en se basant sur un certain droit collectif à l'expropriation. Si nous étions socialistes ou communistes-bolchéviques, nous pourrions nier à l'individu le droit de s'approprier – par les moyens qu'il estime plus adéquats – cette partie de la richesse qui lui appartient en tant que producteur. Parce que les bolchéviques et les socialistes nient la propriété individuelle et n'admettent qu'une seule forme de propriété : celle qui est collective. Mais cela n'est pas le cas des anarchistes, qu'ils soient individualistes ou communistes, puisque tous admettent en théorie et en pratique aussi bien la propriété individuelle que collective. Et si on admet le droit à la possession individuelle, comment pourrait-on nier le droit à l'individu de se servir des moyens qu'il pense opportuns pour rentrer en possession de ce qui lui appartient ?

Chaque créancier (ce serait le cas de la classe productrice face à la classe capitaliste) prend à la gorge son débiteur au moment et de la forme qui lui convient, et lui fait rendre son bien – qui lui a été arraché par le mensonge et la violence – le plus vite possible. L'individu, se fondant sur la liberté – et la liberté est la doctrine de l'anarchie – est l'unique et seul arbitre et juge de cet acte de restitution.

S'il a été admis l'opportunité et la nécessité d'un acte collectif, d'une révolution sociale pour exproprier la bourgeoisie, et si l'individu – même individualiste – est volontiers associé à cette idée, c'est parce qu'il existe une

croyance générale qu'un effort collectif nous libérerait plus facilement de l'esclavage économique et politique.

Mais cette confiance a décliné depuis des années chez de nombreux anarchistes.

On a dû admettre à la fin qu'une véritable libération, une libération profonde, anarchiste, qui extirperait de la conscience des masses (avec la sécurité de ne plus jamais revenir en arrière) le fétiche de l'autorité et nous permettrait d'instaurer un état des choses qui ne violerait pas la liberté de chacun de nous, nécessitait obligatoirement une ample préparation culturelle, et par conséquent encore de nombreuses années de souffrance dans l'exploitation capitaliste. S'en est suivi que beaucoup de nos rebelles, qui dans un premier temps avaient embrassé avec enthousiasme l'idée d'une révolution expropriatrice, se sont dit – sans se dissocier pour autant du nécessaire travail de préparation révolutionnaire – qu'un tel espoir signifiait le sacrifice de leur vie, consumée dans des conditions odieuses et bestiales, sans bonheur aucun, sans jouissance, et que la satisfaction morale d'une lutte accomplie en faveur de la libération humaine ne suffirait pas à apaiser leurs peines.

« Nous n'avons qu'une vie – se sont-ils dits en leur cœur – et elle se précipite vers la fin à la vitesse de l'éclair. L'existence de l'homme par rapport au temps n'est véritablement qu'un instant fugace. Si cet instant nous échappe, si nous ne savons pas en extraire le jus qu'il peut nous donner sous forme de bonheur, notre existence est vaine et

nous gaspillons une vie dont la perte ne nous rachètera pas l'humanité. C'est donc aujourd'hui que nous devons vivre, pas demain. C'est aujourd'hui que nous avons droit à notre part de plaisirs, et ce que nous perdons aujourd'hui, demain ne pourra nous le rendre : c'est définitivement perdu. Pour cela, c'est aujourd'hui que nous voulons jouir de notre part de biens, c'est aujourd'hui que nous voulons être heureux ».

Or le bonheur est inaccessible dans l'esclavage. Le bonheur est un don de l'homme libre, de l'homme maître de lui-même et de son destin ; c'est le don suprême de l'homme, de l'homme qui refuse d'être une bête de somme, une bête résignée qui souffre, produit et est privée de tout. Le bonheur s'obtient dans la paresse. Il s'acquiert aussi avec l'effort, mais avec l'effort utile, avec un effort qui prodigue un bien-être meilleur – cet effort qui accroît la variété de mes acquisitions, qui m'élève, qui me libère vraiment. Il n'y a pas de bonheur possible pour le travailleur qui durant toute sa vie est occupé à résoudre le terrible problème de la faim.

Il n'y a pas de bonheur possible pour le paria qui n'a d'autre préoccupation que son travail, qui ne dispose que du temps qu'il consacre à son travail. Sa vie est bien triste, bien désolée, et pour la supporter, la traîner, pour l'accepter sans se rebeller, il faut un grand courage ou une grande dose de lâcheté. Le désir de vivre, le désespoir intime et profond qui nous envahit à la perspective de toute une vie consumée au bénéfice de gens indignes, la désolation

ressentie quand nous perdons l'espoir d'un sauvetage collectif au cours de la fugace trajectoire de notre brève existence : voilà ce qui forme la rébellion individuelle ; voilà les feux qui alimentent les actes d'expropriation individuelle.

La vie du travailleur inconscient est triste, bien triste, mais, pauvre de moi !, celle de l'anarchiste est vraiment tragique.

Si vous ne sentez pas toutes les souffrances, tout le désespoir de votre tragique situation, permettez-moi de vous dire que vous avez la peau dure et que le joug ne vous va pas si mal. Et si le joug ne vous pèse pas ; si de par votre situation particulière vous ne sentez pas l'oppression directe du patron ; si malgré toutes vos lamentations superficielles vous ne pouvez vivre sans le travail parce que vous ne savez pas comment occuper vos heures de loisir, et que sans le travail manuel vous vous ennuyez terriblement ; si vous réussissez à supporter la discipline quotidienne du bureau, à respecter les reproches continuels de petits-chefs imbéciles ou malveillants, à mourir de travail d'abord et de faim ensuite, sans jamais ressentir pour autant l'envie d'embrasser le plus odieux des criminels, de l'appeler frère et de rejeter toute tendresse pour la fonction de bourreau, c'est que vous n'avez pas atteint le degré de sensibilité nécessaire pour comprendre les souffrances spirituelles et les motifs sociaux qui déterminent les actes d'expropriation individuelle – de ceux dont je parle –, et que vous avez encore moins le droit de les condamner.

Car l'anarchiste n'est pas le seul à constater tout ce qu'il y a d'odieux dans un travail bestial, criminel et rarement utile pour son bien et celui de l'humanité ; non seulement il se voit obligé de participer lui-même au maintien de son propre esclavage, celui de ses compagnons et celui du peuple en général, mais il doit aussi exécuter ce travail d'une manière et dans des conditions si horribles, si insupportables et remplies de danger, que sa vie se sent menacée à chaque instant de sa longue journée ; parce que son travail, certains travaux que doivent effectuer quelques catégories d'ouvriers (je dis « catégories » parce qu'il y a différents ouvriers qui ne connaissent ni la bestialité ni le terrible danger de certains travaux exécutés par d'autres ouvriers), non seulement impliquent un véritable esclavage, mais peuvent être assimilés à un véritable suicide.

Dans le fond des mines, à côté de machines monstrueuses, dans les entrailles infernales au milieu de produits malsains, la mort est toujours aux aguets. Des corps qui deviennent phtisiques, des poumons empoisonnés, des membres lacérés, des corps courbés, les yeux privés de lumière, les crânes écrasés, c'est là ce que gagnent les honnêtes travailleurs par milliers avec le pain trempé de sueur. Pas de pitié pour eux, aucune morale, aucune religion pour émouvoir le profiteur qui amasse ses millions sur des crimes quotidiens qui permettent d'obtenir un peu plus de profit et de remplir ses caisses de quelques centimes supplémentaires.

Faut-il en plus l'entourer de notre tendresse, vider notre sac lacrymal sur la malchance qui peut tomber sur la tête de l'un d'entre eux grâce au hasard forcé par l'action de l'un d'entre nous ?

En vérité, nous devrions nous montrer bons, humains et généreux lorsqu'il s'agit de respecter la bourse ou la peau de nos ennemis, et de braves bêtes lorsque nos ennemis nous font crever.

Nous n'aurions pas le droit, individuellement, de prendre en main l'épée de la justice sans le consentement collectif ? – Ne violez pas la virginité de la morale commune de vos péchés non sanctifiés ! Un peu de patience, mes frères, le règne du Seigneur viendra pour tous !

« Si vous avez faim, grognez mais restez tranquilles : nous ne sommes pas encore prêts. Si on vous aplatit, rugissez, mais ne vous bougez pas : nous avons encore du plomb aux pieds. Si on vous massacre après vous avoir volé, halte là ! Tenez tête au voleur, nous vous proclamerons héros. Mais si vous voulez recouvrer l'argent sans notre consentement, bien qu'à votre seul péril, ne le faites pas, parce que sinon vous ne seriez plus que de vils bandits. C'est la morale, notre morale ».

Et merde !

Je me permets de poser la question suivante : lorsque le capital me vole et me laisse mourir de faim, qui est le volé et celui qui meurt de faim, moi ou la collectivité ? Moi ? Et pourquoi donc seule la collectivité aurait le droit d'attaquer et de se défendre ?

Je sais que la question de l'expropriateur peut prêter à de nombreuses

fausses interprétations, à beaucoup d'équivoques. Mais la cause de tout cela, la responsabilité de la falsification des motifs éthiques, sociaux et psychologiques qui ont déterminé et déterminent – en leur majorité – les actes individuels d'expropriation, reviennent en grande partie à la mauvaise foi de leurs critiques.

Je ne veux pas pour autant dire que tous les critiques sont de mauvaise foi, parce que je sais bien qu'une grande partie de compagnons croient sincèrement que ces actes sont nuisibles aux fins immédiates de notre propagande. Lorsque je parle de mauvaise foi, je veux pointer ces anarchistes si sectaires et si individualistophobes qui commencent par parler de « vol » à propos de chaque acte d'expropriation. Ils veulent ainsi nier au geste toute base socialement et éthiquement justifiable d'un point de vue anarchiste, pour l'associer et le mettre sur le même plan que ceux de tous ces individus frustrés et inconscients (généralement excusables parce qu'ils sont l'authentique produit du système social actuel) qui font le voleur avec la même indifférence qu'ils se feraient bourreau si cette profession leur procurait ce qu'ils recherchent.

Cependant, je suis bien loin de justifier toujours et en toute circonstance l'expropriateur. Ce que je trouve condamnable chez un certain nombre d'expropriateurs est la corruption à laquelle ils se livrent lorsqu'un coup a bien marché. Dans certains cas, je l'admets, la critique et la condamnation sont justifiées. Mais malgré tout, elle

ne peut aller au-delà de celle qui est faite au bon travailleur qui consomme son salaire en bueries et bordels, ce qui, malheureusement, arrive encore trop fréquemment parmi nous.

Il a été dit par certains critiques que l'apologie de l'acte individuel engendre chez certains anarchistes un utilitarisme mesquin, une mentalité étroite et en contradiction avec les principes de l'anarchie. Cette supposition si capricieuse reviendrait à dire que tout anarchiste en contact avec des éléments non anarchistes finit par penser de manière anti-anarchiste.

Je ne veux pas oublier de dire également la chose suivante : l'expropriation étant un moyen de se soustraire individuellement à l'esclavage, les risques doivent être pris individuellement, et les compagnons qui pratiquent l'expropriation « en soi » perdent tout droit – même s'il existe pour d'autres activités, ce que je ne crois pas – à réclamer la solidarité de notre mouvement lorsqu'ils ont des problèmes.

Mon intention dans cette étude n'est pas de faire l'apologie de tel ou tel acte, mais d'aborder les racines du problème, de défendre le principe et le droit à l'expropriation – et le mauvais usage que font certains expropriateurs du fruit de leurs entreprises ne réduit pas l'acte lui-même, comme le fait que de parfaites canailles se disent anarchistes ne détruit pas le contenu des idées anarchistes.

Examinons une accusation plus grave, la condamnation maximale : celle qui soutient que les actes d'expropriation individuels attentent aux

principes anarchistes. On a nommé les expropriateurs « parasites ». C'est certain, ils ne produisent rien ! Mais ce sont des parasites involontaires, forcés, parce que dans la société actuelle, il ne peut y avoir que des parasites ou des esclaves.

Sans doute sont-ils des parasites, mais personne ne pourra les appeler « esclaves ». Les esclaves, en revanche, sont dans leur grande majorité aussi des parasites, mais plus coûteux que ceux-là. Et le parasitisme de cette majorité de producteurs est beaucoup plus immoral, lâche et humiliant que celui des expropriateurs.

Appelleriez-vous producteur et honnête travailleur ou parasite celui qui est employé à la production de bijoux, de tabac, d'alcool ou... à faire la servante du curé ?

On me dira que ce parasitisme est aussi imposé, que la nécessité de vivre nous oblige, malgré nous, à nous soumettre à cette activité négative et dommageable.

Et avec cette pauvre excuse, avec ce lâche prétexte, on gagne son pain de manière honteuse et presque criminelle, véritable complicité dans le délit, criminalité non moindre que celle des premiers responsables : les bourgeois.

Et après tout, pourrez-vous nier que refuser de collaborer aux embrouilles de ce régime criminel est beaucoup plus anarchiste que le premier ? Pourrez-vous nier que les deux tiers de la population de notre métropole sont des parasites ?

Il est indéniable que si, par producteurs, on n'entend que ceux qui sont employés à une production vraiment

utile, l'humanité, dans sa grande majorité, doit être considérée comme parasite. Que vous travailliez ou que vous ne travailliez pas, si vous ne faites pas partie de la catégorie des paysans ou des rares catégories vraiment utiles, vous ne pouvez qu'être parasites, même si vous vous prenez pour d'honnêtes travailleurs.

Entre le parasite-travailleur qui se soumet à l'esclavage économique-capitaliste et l'expropriateur qui se rebelle, je préfère ce dernier. Lui est un rebelle en action, l'autre est un rebelle qui aboie, mais... ne mord pas, ou ne mordra que le jour de la très sainte rédemption.

Si l'effort était divisé sur l'ensemble de la collectivité, deux ou trois heures de travail chaque jour seraient suffisantes pour produire tout ce dont on aurait besoin pour mener une vie simple et à l'aise. Nous avons donc droit à la paresse, droit au repos. Si le système social actuel nous refuse ce droit, il est nécessaire de le conquérir par tout moyen.

En vérité, c'est triste d'avoir à vivre du travail d'autrui. On éprouve l'humiliation de se sentir comparés aux parasites bourgeois, mais on savoure aussi de grandes satisfactions.

Parasites, oui ; mais on ne boit pas les breuvages amers de la vilénie, on ne ressent pas les tourments de se savoir un de ceux qui, humiliés, sont attelés au char du triomphateur, arrosant le chemin de leur propre sang ; un de ceux qui offrent des richesses aux parasites et meurent de faim sans oser se rebeller ; un de ceux qui construisent des palais et vivent dans des taudis, qui

cultivent le blé et ne peuvent nourrir leurs enfants ; un de la foule anonyme et avilie qui se redresse parfois un instant quand elle reçoit les coups du maître mais se soumet tous les jours, se conforme à l'état social actuel et, une fois son attitude momentanée abandonnée, tolère, aide et exécute toutes les infamies, toutes les bassesses. Pas producteurs, certes, mais pas complices. Pas producteurs, oui ; voleurs si vous voulez – si votre poltronnerie a besoin d'une mesquinerie supplémentaire pour vous consoler –, mais pas esclaves. Face à face, montrant dès aujourd'hui les dents à l'ennemi.

Dès aujourd'hui craints et pas humiliés.

Dès aujourd'hui en état de guerre contre la société bourgeoise.

Tout, dans le monde capitaliste actuel, n'est qu'indignité et délit ; tout nous fait honte, tout nous donne la nausée et nous dégoûte.

On produit, on souffre et on meurt comme un chien.

Laissez au moins à l'individu la liberté de vivre dignement ou de mourir en homme si vous souhaitez agoniser en esclaves.

Le destin de l'homme, dit-on, est celui qu'il sait se forger, et il n'y a aujourd'hui qu'une alternative : en rébellion ou en esclavage.

*Brand **

* pseudonyme d'Enrico Arrigoni.
Traduit de *Eresia*, n° 7, 8 et 9, 1929 (Italie)

En juillet 2015, une compagne hollandaise est arrêtée à la frontière entre la Grèce et la Bulgarie. Elle est extradée en Allemagne et y sera détenue à la prison de Cologne soupçonnée de complicité à un braquage de banque à Aix-en-Chapelle en 2013. En décembre, elle est inculpée de braquage de banque, prise d'otage et détention d'armes, mais sera relâchée en attendant le procès. En juillet 2016, suite à un nouveau mandat d'arrêt européen émis par l'Allemagne dans le cadre de la même affaire, elle est arrêtée de nouveau à Amsterdam. En attendant le procès de son extradition vers l'Allemagne début septembre, elle est relâchée. En avril 2016, lors d'une série de perquisitions à Barcelone en collaboration avec la Justice allemande, une deuxième compagne est arrêtée, soupçonnée cette fois-ci d'un braquage de banque en 2014, également dans la ville d'Aix-en-Chapelle. Deux mois plus tard, elle est extradée depuis la prison de Soto del Real à Madrid vers l'Allemagne. Peu après, un compagnon portugais est arrêté à Barcelone dans le cadre du même dossier. Lui aussi sera extradé peu après son arrestation vers l'Allemagne, où il est incarcéré en attendant le procès.
